

Le semestre de Gérard Bessette : l'illusion corrosive du réel

René Lapierre

Volume 22, Number 2 (128), March–April 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29859ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lapierre, R. (1980). Review of [*Le semestre de Gérard Bessette : l'illusion corrosive du réel*]. *Liberté*, 22(2), 79–81.

chroniques

littérature québécoise

RENÉ LAPIERRE

LE SEMESTRE de Gérard Bessette : l'illusion corrosive du réel

Connaissez-vous Butor-Ali Nonlieu, Jack MacFerron et Ane Chambredebois? Avez-vous lu *le Bibliothécaire*, *l'Épicycle* ou *l'Elucubration*, du romancier Omer Marin? Connaissez-vous enfin la célèbre *Princess University* de Narcotown (Ontario) où ce même Marin, en demi-exil, enseigne depuis tant d'années la littérature québécoise? Non, bien entendu. Pourtant (songez-vous) tout cela vous dit quelque chose; vous ne voyez pas très clairement, mais il vous semble bien que...

Parfait! Nous y sommes; continuons donc. Parions encore que les jolies étudiantes du cours de Français/*French* 438, d'Omer Marin (*Redroom* 314) ne connaissent pas, elles, l'écrivain Gérard Bessette, ni son dernier roman intitulé *le Semestre*. A moins, bien sûr, que ce ne soient les étudiantes de Bessette à l'Université Queen's, de Toronto, qui ne connaissent pas — ou pas encore — Omer Marin, ce romancier-professeur qui se propose d'écrire « une espèce de roman qui s'intitulera probablement *le Semestre* », et qui, ajoute à son tour le narrateur-auteur, « est plus ou moins moi »... Entre ces deux possibilités, toutes les suppositions sont en effet possibles. Marin, vieux professeur au seuil de la retraite, donne à Narcotown Hall un cours consacré au roman *Serge d'entre les morts*, de Gilbert La Rocque. *Le Semestre* s'élabore ainsi, en quelque sorte, à partir d'une explication de texte; c'est donc autour de ce roman, et du cours qui s'y intéresse, que son univers se développe, et prend corps. Nous arrivons ainsi au roman d'une manière oblique, nous l'abordons par une

entrée à moitié dérobée. Peu à peu, cependant, les significations du livre de La Rocque se dédoublent, pénètrent le roman de Bessette (l'existence de Marin) pour croiser les siennes, et dessiner en marge du « premier » texte la ligne seconde, irrégulièrement parallèle, d'une analyse-autobiographie assez complexe. Au milieu de ce croisement, se profile enfin le motif d'une aventure amoureuse entre Marin et l'une de ses étudiantes, nommée Sandra Karolanski ; encore un fois, ici, les données circulent, s'échangent. Sandra (mais est-ce bien vrai ? n'invente-t-elle pas tout cela dans le seul but de séduire Omer, et d'obtenir de lui une bonne note ?) Sandra remarque entre sa propre vie et le récit de La Rocque d'étranges correspondances, tandis que Marin, à partir désormais de ce roman aussi bien que de la présence de Sandra, découvre à rebours dans son passé d'écrivain, d'étudiant, d'enfant, l'emboîtement sans fin des épisodes qui l'ont conduit au seuil de ce roman qui s'écrit, qui va s'écrire, qui « était écrit » . . .

Dans *le Semestre*, la narration se retourne donc sans cesse sur elle-même ; ses multiples récits, cependant, parallèles et cycliques plutôt que circulaires, ne tombent jamais à plat les uns sur les autres. A travers toutes sortes de variations de point de vue, d'optiques, la technique narrative consommée de Bessette parvient en effet à brouiller légèrement les références intra (ou extra) textuelles, et à pratiquer avec habileté une décantation efficace du sens. Petit à petit, les données plus ou moins parallèles des diverses histoires se « déposent » au fond du livre, de la mémoire ; pourtant, le produit — on l'imagine limpide — qui pourrait être obtenu par un tel procédé n'intéresse aucunement l'auteur. Le vin sera jeté : nous conserverons plutôt la lie. Elle sera acide, limoneuse, dense . . . *Le Semestre* ne se présente absolument pas comme un texte épuré, filtré, *élegamment* romanesque ; il se définit au contraire comme un amas de matières diverses, un résidu mnémonique et fictionnel qui donne de l'oeuvre globale de Bessette (en même temps que de son contenu à lui) une sorte de bilan ambigu, à la fois pâteux et lucide.

A l'intérieur du cadre universitaire qui sert de caution à ce discours souvent abstrait, et passablement freudien, il

faut toutefois remarquer que *le Semestre* n'évite pas toujours le piège de l'intellectualisme ; au sein d'obscurs dépôts (sédiments) de significations, plusieurs digressions, quelques jeux de mots aux effets douteux, et certaines analyses trop insistantes (explications de texte, oniranalyses), constituent à n'en pas douter des longueurs, et rapetissent, en la soumettant un peu platement à la manie de la psycho-critique, la dimension réelle du récit. Le tort, toutefois, n'est pas énorme. Tout, de toute manière, est *de trop* dans ce roman ; et c'est précisément à cet excès, à cet encombrement du corps et de l'esprit que s'en prend (et que se « contamine ») l'écriture de Bessette. Dans une sorte d'humour alangui et usé, qui rappelle assez celui du libraire de Saint-Joachin, *le Semestre* pratique délibérément un langage déstabilisé, rempli de contradictions, de rectifications et de tics élocutoires bilingues, voulus (« c'est fini maintenant (dit Sandra) c'est fini j'ai honte *how ashamed I am* »), qui ouvrent au fond du récit toutes sortes de trous et de failles. Partout, dans ce livre, la surface fragile du texte s'affaisse, sapée par des mots-pièges (mots-acides, mots-poisons) qui nous découvrent successivement les couches, les stratifications plus ou moins résistantes, plus ou moins dures, du discours romanesque.

Du cahier où il prend infatigablement note de ses actes, de ses rêves et de ses pensées, jusqu'à ce roman habile et touffu, qui existe tout en n'existant pas encore (« il me reste à l'écrire, à décrire ce demi-semestre », se dit Omer à la toute fin du livre), l'écriture de Bessette se montre donc subtilement corrosive. L'univers qu'elle traverse (et qu'elle donne à voir, tout en le démontant) s'oxyde peu à peu ; elle soude ou perce, comme la rouille, tous les objets qu'elle touche, et empêche finalement le lecteur de distinguer tout à fait les niveaux (les limites) de la fiction et du vécu, du « réel »...

Alors : connaissez-vous Narcotown Hall ? Princess University ? Gérard Bessette ?

— ...

Avez-vous lu *le Semestre* ?

— ...

Oui, MAIS EN ÊTES-VOUS SÛR ???